

Juste avant le crépuscule, nous arrivons au sommet qui n'est qu'une grande esplanade délimitée par des fils de fer barbelés. Y sont accrochés des bouts de papier, avec des vœux, je suppose. Ils flottent au vent au-dessus d'un abîme impressionnant. Adrienne, probablement épuisée par la marche, n'essaie pas d'y accrocher un vœu. Moi, je sais ce que j'y aurais écrit : « Anne, qui es-tu vraiment ? ».

Nous sommes au-dessus d'un à-pic de plus de mille cinq cents mètres qui marque la limite du Tibet. Devant nous, la cuvette du Sichuan est déjà dans l'obscurité. La lumière se réfléchit sur les nuages. Dans un texte de Segalen, Adrienne a lu que cette réfraction prend quelque fois la forme du visage de Bouddha et que des moines ont sauté dans le vide pour aller à la rencontre de son aura. Elle doit être encore hantée par la vision de son poète favori mais elle reste sagement loin de la barrière.

Segalen évoquait aussi une grande lamaserie au sommet et je ne vois aucun bâtiment sur l'esplanade. En revanche nous y retrouvons les jeunes Chinois rencontrés dans le bus. L'un d'eux qui parle un peu anglais, m'explique qu'autrefois il y avait des temples et une gigantesque statue dorée. Tout a été détruit lors de la révolution culturelle. Quelques pèlerins tibétains, tous très âgés, sont regroupés dans un coin. Ils ont l'air si misérables qu'Adrienne n'ose pas les approcher.

...

Après le repas, Hans nous emmène dans une petite maison en face de la cour. Un artiste peint sur de longs rouleaux. Encore un réfugié de l'intérieur ? D'autres visiteurs, des jeunes Chinois, l'entourent respectueusement. L'artiste interrompt son ouvrage et scrute Adrienne avec admiration. Les yeux brillants, il s'empare d'un nouveau rouleau. L'Allemand m'explique :

- Il veut faire un tableau pour elle.
- Un portrait ?
- Non, probablement un paysage mais inspiré par sa beauté.

Il peint vite avec une sorte d'encre noire qui prend de multiples tons de gris. Les montagnes se dressent les unes sur les autres. Une rivière se faufile. L'inévitable

Li ! Cela me paraît très classique mais sa dextérité m'impressionne. Pas une hésitation. Il ne reprend jamais le moindre trait et finit son œuvre en moins d'une heure. Aucun de nous trois n'a osé bouger pendant toute cette création. Le résultat est gracieux, mais le peintre ne nous laisse pas l'admirer. Il le roule tout de suite et le met dans les mains d'Adrienne. Stupéfaite, elle ne dit rien. Hans lui souffle :

- Il faudrait lui donner quelque chose.

Adrienne sort un billet de cinquante dollars et le donne sans hésiter. L'artiste le fait aussitôt disparaître dans un tiroir. Des jeunes Chinois qui viennent d'arriver, regardent partir Anne, les yeux pleins d'envie. Est-ce pour sa beauté ? Pour le tableau ? Ou pour ce gros billet américain, une fortune pour eux ?

En sortant, Hans nous avoue :

- C'est beaucoup mais il en a besoin. Finalement, ici, il peut avoir des clients sans problème. Quelques étrangers passent parfois. La police ne vient pas le contrôler. Je vous quitte. J'habite dans une cabane, un peu plus bas. C'est un endroit calme pour travailler mon chinois.
- Encore merci. Bonne chance pour vos projets.
- Oui, quand je parlerai bien chinois, tout sera possible.
- C'est vrai la Chine va changer très vite.
- C'est pour cela que je dois apprendre. Je suis déjà en retard ! Excusez-moi.

Et il disparaît dans le noir. Je me tourne vers Adrienne :

- Il est remarquable cet Hans, enfin un routard qui a un profond intérêt pour un pays. Quel courage et quelle obstination !
- Je suis aussi impressionnée mais pourquoi reste-t-il ainsi sur ce sommet ? Il y a tant de choses à voir en Chine. Comment peut-on se faire ermite ?
- Il n'est pas ermite mais il prend son temps. Nous, nous allons trop vite.
- Comment oses-tu dire ça ? Toi, qui te dis grand baroudeur.

Je préfère ne pas répondre et nous entrons dans la salle commune. Nous y retrouvons le groupe de Chongqing. Ils sont étudiants et, à leur tenue, nous devinons qu'ils viennent d'un milieu plutôt aisé. Ils s'amuse avec beaucoup d'enthousiasme, chantent fort, boivent beaucoup, de la bière d'abord et de

l'alcool de riz ensuite. Quand j'avoue que je suis français, ils trinquent avec moi en redoublant d'énergie. Ils m'empruntent un livre en français. Adrienne leur en prête un autre en anglais. Ils promettent de les rendre le lendemain. L'un d'eux débite un long discours émaillé de mots français. Il parle de la Révolution française, de la Commune de Paris et de la grande fraternité franco-chinoise ! Il entonne même une Marseillaise qui s'écroule au bout de quelques notes. Je trouve ces moments encore plus savoureux que les parties de *shoushiling*.

Notre petit chanteur repart alors avec le refrain du Toréador de Bizet et, cette fois-ci, tout le groupe l'accompagne. Le chœur est chaotique mais puissant. Je n'arrive pas à savoir si c'est en chinois francisé ou en français sinisé. Ils doivent comprendre un peu près ce qu'ils chantent car ils font tous très bien l'œil noir du taureau. Carmen est l'opéra le plus connu dans le monde et bien sûr en Chine. L'un d'eux fait claquer ses doigts comme des castagnettes et se déhanche à la manière d'une gitane, ce qui provoque l'hilarité générale. Les numéros de travestis ne sont pas courants dans ce pays. Adrienne apprécie et rit de bon cœur. Elle enfile les verres d'alcool de riz, les uns après les autres. Moi, j'ai moins de capacités d'absorption d'autant plus que j'essaie de chanter. Même dans ce domaine, je ne fais pas tellement mieux que mes nouveaux amis chinois.

Nous ne retournons que très tard dans notre chambre. En fait nous logeons ensemble dans un petit pavillon qui ne dispose que d'un grand lit. Nous n'y avons pas prêté attention en déposant nos bagages. Maintenant au milieu de la nuit, nous sommes tellement saouls que nous nous jetons sans réfléchir sur le large matelas. Il fait très froid et nous voilà encore tout habillés sous la couette. Je prends Adrienne dans mes bras en riant encore du toréador chinois. Elle s'agrippe à moi en hoquetant.